

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 4

Artikel: Les bonbons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196052>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les malades autrefois.

La génération actuelle, si favorisée en fait de soins médicaux, et qui possède dans tous les centres quelque peu peuplés des médecins capables et expérimentés, qui a la facilité d'envoyer ses malades pauvres dans des hôpitaux bien dirigés et convenablement installés, ne peut guère se figurer ce qui existait dans ce domaine à la fin du siècle dernier et même au commencement de celui-ci.

Dans nos campagnes presque complètement privées de médecins et de pharmacies, on voyait nombre de pauvres gens souffrir pendant de longues années de cruelles maladies — dont bon nombre étaient cependant curables — et mourir sans avoir reçu le moindre conseil, le moindre secours des hommes de l'art. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la touchante lettre qui suit, adressée au *Journal de Lausanne*, publiée au siècle dernier par le professeur Lanteires :

Aux Auteurs du Journal.

Villards-Ste-Croix, 27 Mai 1791.

Messieurs,

Vous ne vous êtes point refusés à publier, dans le Journal que vous rédigez, les lettres de divers particuliers qui y sollicitaient le secours de personnes éclairées sur les moyens de se délivrer des maux dont ils étaient atteints, et quelques-uns d'entr'eux ont obtenu, par cette voie, le soulagement ou la guérison qu'ils n'avaient encore pu se procurer. Pourrais-je me flatter, Messieurs, que vous m'accordassiez la même grâce qu'à ces particuliers, en m'ouvrant l'accès de votre Feuille, pour y exposer la situation douloureuse de ma femme, épouse digne de toute mon estime, à laquelle je suis tendrement attaché, et dont les souffrances continuelles ne cessent de m'affliger et de me déchirer le cœur ?

Elle a cinquante-deux ans : il y en a environ deux qu'elle fut frappée, du côté droit, d'une apoplexie, accompagnée de paralysie. On fut prompt à lui administrer les remèdes les plus efficaces que l'art prescrivait dans pareil cas, et qui l'ont heureusement rendue aux vœux les plus ardents de mon cœur ; mais lui survient souvent depuis lors des menaces de semblables attaques qui, malgré qu'elles soient légères, ne laissent pas de me donner les plus vives et les plus justes alarmes. Cette situation, qui lui présente sans cesse le tombeau entr'ouvert pour la recevoir, déjà très pénible et très cruelle, l'est encore davantage par une des suites de son funeste accident ; son pied droit est resté comme engourdi, comme privé de vie, sans rougeur, sans enflure, sans aucun indice extérieur du dépérissement dans lequel il est tombé. Lorsqu'elle en veut faire usage, il ne semble reprendre de la vie que pour lui faire ressentir de poignantes douleurs ; il reste toujours sans force ; à peine elle peut s'appuyer légèrement dessus. En vain a-t-elle consulté plusieurs personnes très instruites dans l'art de guérir ; jusqu'à ce moment aucun remède n'a apporté d'amendement à son état ; et même tout fait craindre qu'il n'empire. Peut-

être est-il quelqu'un qui s'est trouvé dans le même cas qu'elle, et qui a eu le bonheur d'en sortir par quelque remède dont il pourrait donner la recette. Peut-être encore est-il quelque particulier, et surtout quelque Médecin ou Chirurgien, des lumières duquel nos circonstances nous ont tenu éloignés, et qui pourrait et voudrait bien nous indiquer le remède après lequel nous soupirons depuis si longtemps. S'il s'en trouve parmi vos Lecteurs, Messieurs, nous les supplions au nom de l'humanité, ma femme, moi, et toute notre famille, de nous tendre leur précieux secours ; et leur offrons, pour une récompense, digne de celui qui s'empresse à faire une bonne action, la douce jouissance d'avoir rendu à ses occupations, par conséquent presque à la vie, une femme estimable et laborieuse ; nous leur offrons la reconnaissance la plus vive et la mieux sentie, les sentiments de joie et de bonheur dont nos cœurs seront pénétrés.

J'ai l'honneur d'être, etc.

JEAN-BAPTISTE NEIRET, régent.

Les bonbons.

A l'heure qu'il est, la nouvelle année marche d'un pas tranquille, comme si rien ne s'était passé ; et à peine songeons-nous qu'elle cherchait, il y a quelques jours seulement, parée de sa robe neuve, à faire tomber sur nous une pluie d'espérances. Nous sommes rentrés dans notre train habituel, et grâce à notre humeur par trop morose, nous nous préoccupons déjà de la ronde des feuilles mortes que nous dansera l'automne, au lieu de nous réjouir de respirer l'air embaumé du printemps.

Pourtant, aujourd'hui, je retourne en arrière, non pas pour évoquer des pensées tristes, mais pour chercher à me rendre compte des montagnes de bonnes choses que le Nouvel-an a fait fabriquer et détruire !

Bonbons, gourmandises de toutes sortes, voilà un sujet capable d'occuper notre esprit avec quelque douceur ; aussi m'y voilà lancé, et je songe non seulement à ce qui s'est mangé au Nouvel-an dernier, à ce qui se mangera encore pendant l'année, mais à ce qui s'est consommé, dans le passé, de mets exquis.

Car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des palais délicats ; il paraît, au contraire, que deux cents ans déjà avant notre ère, bonbons, dragées et caramels faisaient les délices de pas mal de monde.

Les familles patriciennes de Rome avaient l'habitude de distribuer des *dragati* aux naissances et aux mariages des leurs. En 1230, époque où la canne à sucre fut apportée d'Orient en Sicile, les bonbons commencèrent à se fabriquer ; leur véritable patrie fut longtemps la ville de Palerme, qui s'acquitta, avec ses bonbons et ses dragées, une douce renommée. Ce qui se consommait de sucreries dans le beau pays d'Italie est inimaginable ! C'était une fièvre de bonnes choses où la gourmandise eut toujours la victoire sur les indigestions et les migraines, car la mode, qui a tou-

jours été puissante, consistait alors à manger des bonbons.

Une fois que cette mode eut pénétré en France, ce fut pis encore. Les plus grands personnages adoraient les douceurs, et il paraît que Henri IV fut une vraie confiserie ambulante ; ses poches étaient toujours bourrées de bonbons exquis qu'il offrait aux dames de la cour.

Plus tard, on inventa de magnifiques et coquettes bonbonnières que les dames tenaient dans leurs blanches mains et dont elles se servaient en guise d'éventail, à l'occasion.

Au commencement de ce siècle, d'habiles confiseurs se mirent à donner à leurs bonbons toutes les nuances, toutes les formes, tous les goûts, tous les parfums connus. Rien n'était impossible à ces artistes, et ils vous fabriquaient des bouquets de violettes, des touffes de roses, des bottes de légumes aussi facilement que des insectes et des quadrupèdes.

De nos jours, l'article va encore en se perfectionnant ; il ne suffit plus au confiseur d'imiter les plantes et les animaux, mais il emploie ses doux matériaux à la construction de montagnes escarpées, de tours et de monuments qui ornent parfaitement les tables des grands festins.

Si les Romains ont imaginé les *dragati*, si les générations, les unes après les autres, ont aimé et consommé des quantités incroyables de choses exquis, il est certain que pour cela nous marchons bien sur les traces de nos prédécesseurs. C'est toujours avec plaisir que nous tâtons de quelque nouvelle pièce délicate, dont le goût nous plaît ; mais laissons maintenant de côté les grandes personnes qui, généralement, n'aiment pas à avouer leurs faiblesses, et ne parlons que des enfants.

S'en donnent-ils, lorsque l'occasion se présente pour eux de manger des bonbons ! Ils en consommeraient à se rendre malades si leurs parents, qui ont été petits aussi, et qui se souviennent peut-être que la confiserie, toute bonne qu'elle est, peut faire passer de mauvais moments à ceux qui y touchent de trop près.

Pour mon compte, je me souviens parfaitement de l'expérience que j'en fis étant un écuyer déjà grandet. J'avais reçu de ma marraine une magnifique boîte contenant une petite armée en sucre. Il y avait un char d'ambulance, huit simples soldats, quatre officiers, dont deux à cheval, et une sentinelle plantée dans sa guérite.

Un jour, le char d'ambulance fut victime d'un accident auquel le carrossier ne pouvait rien. Après quelques réflexions, il me sembla que puisque le char était hors de service, autant valait le manger, ce qui fut bientôt fait. Je lui trouvais un goût délicieux, et comme les soldats étaient faits de la même étoffe, ils prirent bientôt le même chemin.

Un peu de réflexion devint alors nécessaire : puisqu'il n'y avait plus de soldats, à quoi allaient servir les supérieurs ? à rien, assurément, et le plus court était de m'en débarrasser bien vite, car les officiers, ça coûte au pays

encore plus cher que les simples soldats, surtout lorsqu'ils ont des chevaux à entretenir...

Ah ! comme je trouvais délicate la viande de cheval, et comme je regrettais que les deux derniers officiers fussent simplement à pied !

Je poussai cependant deux ou trois soupirs en regardant ma belle boîte vide, dans laquelle jamais plus je ne remettrais coucher ma petite troupe. Et jetant un coup d'œil mélancolique sur la sentinelle toujours en faction dans sa guérite, je lui dis avec tristesse : « Mon pauvre vieux, tu ne vas plus servir à grand'chose maintenant. Tes camarades ne te donneront plus l'occasion de leur crier : qui vive ! car ils sont tous fondus ; et toi, tu as l'air si drôle, là, tout seul dans ta guérite que l'envie me prend de te croquer sans retard. Tu vas voir comme cela se pratique promptement !... »

Je fus bien puni de mon zèle à faire tant de victimes et payai cher mes crimes répétés !

La fièvre me prit, avec de grands maux de cœur, et pendant que le docteur me tâta le poulx, j'entendais ma marraine, bien vite accourue, qui disait en pleurant : « Et dirè que j'ai été sur le point de lui acheter une boîte qui contenait en plus une cantinière, trois canons et deux mitrailleuses ! »

Ceux qui liront ma triste mésaventure verront que je suis encore de ce monde, mais qu'ils ne se fient pas trop, malgré cela, à ce qui flatte agréablement le palais, car grands et petits pourraient, à l'occasion, ne pas s'en tirer aussi bien que moi.

Un poète a dit d'une jeune fille qui avait trop dansé :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.

Qu'on mange des bonbons, des dragées, tout ce qu'on voudra, mais jamais au point de donner à quelque poète que ce soit l'occasion d'en écrire des vers mélancoliques.

(Un ami du *Conteur*.)

Méchancetés.

Il faudrait être bien peu galant pour accepter la responsabilité de l'article que voici, et qui vise tout particulièrement les demoiselles. Nous le soumettons donc à nos lecteurs, moins comme un portrait, une appréciation exacte que comme une boutade due sans doute à la mauvaise humeur de quelque prétendant éconduit. Nous espérons du reste qu'il provoquera une réponse énergique de la part de quelqu'une de nos aimables lectrices :

« La demoiselle est une créature essentiellement fallacieuse, complexe et mystérieuse, une sorte de caméléon, un être tout à la fois rusé et naïf, timide et audacieux, mais dont les mœurs, en dépit des différences de climats, de races et d'habitudes, offrent des analogies frappantes.

» La demoiselle est fière, mobile, curieuse, enthousiaste, impressionnable ; elle est sujette à des sympathies ou à des antipathies subites et non raisonnées ; elle s'éprend tout à coup d'une foule de petites passions, mouvements instinctifs d'un cœur qui cherche à s'attacher, fleurs d'un jour qui meurent presque aussitôt qu'elles sont écloses.

» La demoiselle est naturellement dissimulée et a toujours en réserve quelques petits stratagèmes... Voyez cette jeune fille à l'œil voilé, au maintien timide et réservé... Durant votre visite, elle ne lèvera pas une seule fois les yeux, elle paraîtra tout absorbée dans son ouvrage ; vous jureriez qu'elle est sourde et muette. Eh bien, vous n'avez pas franchi le seuil de la porte que vous êtes analysé, distillé, disséqué. Les réflexions sur votre personne, sur votre visage, vos manières, pleuvent comme grêle ; c'est un déluge d'observations, c'est une inondation de remarques, fines, malignes... Enfin,

vous êtes soumis à une véritable autopsie morale.

» Examinons maintenant la demoiselle en société.

» L'un des traits caractéristiques des réunions de demoiselles, c'est qu'on n'y marche, ne sort, ne rentre, ne court, ne s'arrête que *collectivement*. Tous ces divers mouvements s'exécutent avec un ensemble, une précision qui ferait honneur à une compagnie de soldats. Nous ne mentionnerons pas l'étrange manie de s'embrasser entre elles devant le monde. Ce fait est si connu qu'il est superflu d'en parler. Il n'est personne aussi qui n'ait observé la différence qui existe entre une assemblée de jeunes personnes à huis-clos et celle où se trouvent quelques messieurs. Si elles sont seules, vous les voyez simples et naturelles. Entre-t-il un homme ? aussitôt vous remarquez des mimes, des attitudes étudiées, des inflexions particulières. Celle-ci se donne un air rêveur ; celle-là sourit ; cette autre allonge le pied. Mais malheur ! trois fois malheur à vous si vous avez l'imprudence de vous hasarder dans un cercle de demoiselles qui se connaissent !... Vous y surprendrez des mots inconnus, des rires étouffés, des signes inexplicables ; vous entendrez, sans le comprendre, bruite à votre oreille un langage métaphysique, fantastique, télégraphique, cabalistique, hiéroglyphique ! !...

» On a souvent comparé les femmes aux papillons. Nous voulons parler de la transformation. En effet, il existe deux époques bien distinctes pour les demoiselles. La première est l'ère des leçons de piano, des extraits d'histoire : cela dure de 16 à 18 ans. Coiffure à la chinoise ou en bandeau ; tournure naissante, encore un peu *manche à balai*, toilette simple, visage enfantin. Cela pense rarement et ne rêve qu'à des bagatelles. Mais à peine l'autre époque a-t-elle sonné, que le papillon brise son enveloppe... C'est alors qu'elle est véritablement *demoiselle*.

» Son cœur devient alors un abîme, sa pensée un mystère, sa tête un volcan. Si son éducation a été solide, un bon mariage sera son idée fixe. Mais si son éducation fut légère, excitante, si son imagination fut enflammée par la culture des arts et de la poésie, oh ! alors, ce seront des rêveries sans fin, des dégoûts de la vie ; elle se fera, en dehors de la société, une existence toute idéale, sans parler d'une prodigieuse consommation d'objets de toilette. C'est alors qu'elle adopte les brillants et les coiffures artistiquement édifiées. Toutes ses actions sont calculées. Si elle se lève, c'est pour faire admirer sa taille ; si elle sourit, c'est pour montrer ses dents. Brode-t-elle ? c'est qu'elle espère faire remarquer la blancheur de sa main. Les arts ne sont plus pour elle un charme personnel, c'est une coquetterie. Le travail n'est plus une occupation, c'est seulement un moyen de plaire.

» Toute demoiselle à qui plusieurs hommes semblent plaire, et qui déploie avec eux une coquetterie innocente et générale, celle-là a le cœur libre. Mais vient-elle à voir des défauts chez tous les hommes de sa société, trouve-t-elle l'un ennuyeux, l'autre prétentieux, celui-ci gauche, celui-là laid, soyez bien assurés, infortunés parents, qu'il en existe un dont la personne offre un modèle de perfection.

» Si vous avez dans vos connaissances quelqu'un dont on parle toujours, ou dont on ne parle jamais, méfiez-vous de celui-là. Mais de tous les symptômes, le plus alarmant est sans contredit toute espèce de révolution survenue dans le caractère de la demoiselle. Celle qui était vive paraît composée ; celle-ci aimait le dessin, voilà que tout à coup elle se prend d'une insurmontable passion pour la musique. N'en doutez plus alors ; il y a une influence

étrangère, une sorte de magnétisme qui agit à distance ; car la femme est une glace brillante, qui reflète fidèlement l'objet aimé.

» Avis aux pères et aux mères ! »

La peste. — Il s'est glissé une erreur dans le dernier article du *Conteur* sur ce sujet ; ce n'est pas en 1613, mais en 1636, que la peste a commencé de sévir à Dôle. — La chronique manuscrite du secrétaire l'Epée, du Val-de-Ruz, s'exprime ainsi au sujet de cette peste :

« La peste, la guerre et la famine incommodent le voisinage, en cette année 1636 ; Dieu nous menace horriblement et on ressent déjà le premier fléau à Neuchâtel. — La peste se démène si furieusement à Dombresson que l'on tient qu'il y est mort 300 personnes. — A cause de la peste qui régnait à Neuchâtel, la foire de la St-Gall s'est tenue, non point en cette ville, mais à Auvernier ; le Docteur Meuron, en une liste de sa main, nomme 62 familles qui ont été infectées de la peste en cette ville. — En la communauté de Corcelles et Cormondrèche, il mourut 140 personnes. — Le pays fut fort dépeuplé, et il ne vint personne des Montagnes pour les vendanges, ensuite que ceux qui avaient des vignes s'aidaient l'un l'autre à les vendanger. (C'était la coutume alors que les Montagnes fournissent de vendangeuses le Bas.) — Au mois de juin 1636, le soleil, à son lever et coucher, par trois jours sécutifs, perdit sa clarté et devint rouge noirâtre. Dieu nous fasse miséricorde !... » P. D.

Pauvres cafetiers !

Vous ne vous seriez jamais douté, chers lecteurs, que nos cafetiers fussent si malheureux. Et cependant, le fait n'est que trop vrai, hélas ! Ecoutez plutôt le tableau que nous fait l'un d'eux de leur triste sort en ce monde :

Le cafetier est un homme qui ne peut contenter personne. S'il se lève de bonne heure, il a tort contre lui-même, parce qu'il refuse à son corps le repos nécessaire, car il se couche tard ; s'il se lève tard, on le nomme un paresseux. S'il se rend au marché à la première heure, il paiera tout plus cher ; mais s'il y va tard, la marchandise supérieure sera enlevée. Rentre-t-il directement à la maison, ses collègues qu'il a trouvés à la halle marmonnent, parce qu'ils aiment à boire une chope ensemble ; s'attarde-t-il avec eux, dans un autre café, on dira : « Eh ! il vous faut bien venir par ici pour trouver un verre de bonne bière ou de bon vin ! »

Si un étranger reçoit par hasard, dans un restaurant dont la table est en général bien servie, un mets insuffisamment préparé, on répète partout : « Chez un tel, on mange atrocement mal ! » Si le restaurateur sert beaucoup et bon, on dira : « Sûrement, cet homme doit faire faillite. » Quand il joue mal au billard, il perd son argent, parce que tous les clients ne veulent faire la partie qu'avec lui ; mais joue-t-il bien, il chassera ses clients. Il tient des domestiques femmes : celles-ci sont-elles laides, les clients en sont mécontents ; sont-elles jolies, c'est la femme qui murmure.

Permet-il des jeux de hasard, il peut se voir retirer sa patente ; s'il les interdit, ses clients voulant boire une bouteille de bon vin, vont dans un autre établissement moins scrupuleux. Il marie sa fille, ses clients invités s'offusquent, parce qu'ils doivent faire un cadeau, et les autres parce qu'ils n'ont pas été invités. S'il vend de bons cigares, on les trouve trop chers ; s'ils sont moins chers, on les trouve détestables. Quand il dédie une canette spéciale à un habitué, celui-ci se fâche, parce qu'il se croit lié à l'établissement ; dans le cas opposé, son hôte préfère aller là où il a déjà sa canette.

Le cafetier offre parfois une bouteille de vin ; ses clients murmurent, car ils se croient obligés de lui rendre la politesse ; s'il n'invite jamais, on le traite de pingre. Sa femme est jeune et jolie, les clients l'appellent et lui la rappelle ; c'est le contraire si elle est vieille et dépourvue d'agréments.

Il tient de la bière des Pâquis, ses clients réclament la bière de Saint-Jean, et vice-versa ; s'il la